

FARAH ALIBAY

**MON ANNÉE
MARTIENNE**

•

**PRÉFACE DE
MARIE EYKEL**

CHAPITRE I

•

« **TOUCHDOWN CONFIRMED** »

Atterrissage confirmé ! Perseverance est en sécurité à la surface de Mars, prête à commencer la recherche de signes de vie passée !

[Traduction libre]

– SWATI MOHAN, ingénieure, mission Mars 2020

Atterrissage confirmé ! Le 18 février 2021, à 12 h 55 (heure de Los Angeles), après un voyage de plus de 200 jours et de presque 471 millions de kilomètres, nous entendions finalement ces deux mots magiques annonçant que notre précieuse astromobile, Perseverance, était arrivée saine et sauve sur Mars. Des cris de joie ont rompu le silence crispé qui planait sur la salle de contrôle, suivis de larmes et de *high five* bien sentis – en distanciation, bien sûr, car nous étions encore au cœur de la pandémie de COVID-19. Quelques minutes plus tard, nous recevions la première photo prise par Perseverance sur Mars, qui nous montrait un endroit aride, mais plat, sans trop de roches ni de sable. C'était le lieu idéal où faire atterrir (nous devrions peut-être dire « amarsir ») un robot sur Mars.

Ce matin-là, je m'étais levée à 5 h, après quelques heures d'un sommeil nerveux. Quinze petites minutes de maquillage, un coup de brosse dans les cheveux, et voilà, j'étais sur Skype, en direct à la télé et à la radio à travers l'Amérique du Nord, pour partager notre excitation et notre fébrilité. Les questions, en français ou en anglais, étaient souvent les mêmes : « Quelle est la

mission de Perseverance?»; «Pensez-vous vraiment qu'il y a de la vie sur Mars?»; «Combien de temps a exigé la construction de l'astromobile?» Normalement, j'adore partager les détails de mon travail, mais, ce matin-là, j'étais nerveuse et impatiente de finir cette tournée des médias. Chaque fois que je répondais à une question, une petite voix dans ma tête me disait: «Ouais, mais attendez, il faut encore que nous réussissions à atterrir, et ça, ce n'est pas gagné!»

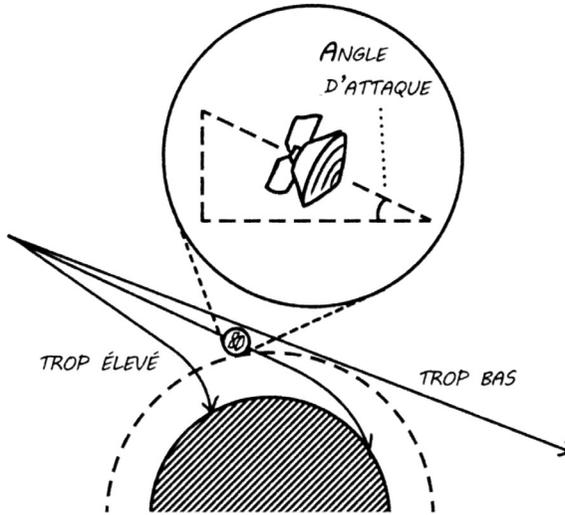
Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous n'atterrissions pas souvent sur Mars et que seulement environ la moitié des tentatives d'atterrissage sur la planète rouge ont été couronnées de succès. Ce qui veut dire que, statistiquement, il y avait plus ou moins une chance sur deux que nous perdions notre robot à jamais. Aux yeux de quelqu'un qui ne connaît pas notre domaine, il peut être aberrant de penser que plusieurs années de travail puissent se terminer si abruptement. Mais, pour nous, tous les risques et les variables sont méticuleusement étudiés, minimalisés et assumés. Quand nous atterrissions sur Mars – de l'instant où le robot entre dans l'atmosphère de la planète rouge jusqu'au moment où il se pose à sa surface, soit pendant environ sept minutes –, un million de choses doivent se passer exactement comme nous l'avions planifié. Pendant ce laps de temps, des centaines de variables échappent totalement à notre contrôle.

Ce jour-là, Mars était à environ 203 millions de kilomètres de la Terre – une distance tellement lointaine que les signaux radio de Perseverance, qui voyagent à la vitesse de la lumière, prenaient plus de 11 minutes à nous parvenir. Cela signifie que, durant les sept minutes d'atterrissage – appelées «les sept minutes de terreur» –, nous n'avions aucun contrôle sur les événements: tout était automatisé, et nous nous croisions les doigts pour que tout se passe bien. Chaque donnée reçue sur Terre était donc vieille de 11 minutes; c'était comme si l'on reculait de 11 minutes dans le passé. Maintenant, vous comprenez pourquoi nous, les ingénieurs, étions si nerveux: nous ne sommes pas habitués à ne pas avoir le contrôle!



Les signaux radio voyagent à la vitesse de la lumière, soit à 299 792 458 mètres par seconde. Le temps nécessaire pour qu'ils voyagent d'un point à l'autre est calculé en divisant la distance qui sépare ces points par la vitesse à laquelle ils voyagent. Comme Mars était à 203 millions de kilomètres de la Terre le jour de l'atterrissage de Perseverance, un signal radio nécessitait environ 677 secondes, soit un peu plus de 11 minutes, pour voyager entre Mars et la Terre.

La séquence des événements qui doivent avoir lieu durant ces sept minutes d'atterrissage est très précise. Premièrement, la capsule de Perseverance, voyageant à près de 20 000 km/h, doit pénétrer dans l'atmosphère de Mars selon un **angle d'attaque** particulier (l'angle entre le bouclier de la capsule et l'horizontale). Si cet angle est trop petit, la capsule « rebondira » sur l'atmosphère, mais, s'il est trop grand, elle surchauffera et brûlera lors de l'entrée (trop verticale) dans l'atmosphère. Ensuite, après environ une minute et demie de décélération, la capsule commence à se diriger, suivant une trajectoire prédéterminée, en direction du site d'atterrissage : cette étape est l'« entrée guidée ». Deux minutes et demie plus tard, un parachute supersonique se déploie pour ralentir la capsule. Il n'y a qu'un seul parachute à bord, donc nous n'avons pas droit à l'erreur : si le parachute ne s'ouvre pas, l'atterrissage est raté et la mission, terminée. Exactement 20 secondes après l'ouverture du parachute, le bouclier se détache de la capsule. Cela permet à l'astromobile, maintenant exposée à l'atmosphère martienne, d'utiliser son radar, pour calculer la distance qui la sépare du sol, et ses caméras de bord, pour prendre des images de la surface. Lors de la minute qui suit la séparation du bouclier, le robot se sert de ces instruments pour analyser sa position et choisir un endroit sûr où atterrir. Une fois qu'il a pris une décision, qui est aussi reliée au niveau d'essence restant, le robot se dirige vers le site choisi.



L'angle d'attaque et son importance durant l'entrée atmosphérique.

Finalement, le robot se sépare de son parachute. Je le répète : le robot SE SÉPARE de son parachute, alors qu'il est encore à deux kilomètres de la surface de Mars. L'atmosphère martienne n'est pas très épaisse, elle atteint environ 1% de l'épaisseur de celle de la Terre, ce qui veut dire qu'elle est assez dense pour réchauffer et même brûler une navette, mais pas assez pour qu'un parachute, qui utilise la traînée atmosphérique pour ralentir son cargo, puisse complètement freiner un robot d'une tonne. C'est pour cette raison que Perseverance doit se séparer de son parachute et utiliser de petites rétrofusées attachées à une espèce de *jetpack* robotique. Quand le système arrive à environ 20 mètres de la surface, le *jetpack* utilise de gros câbles de nylon pour déposer Perseverance, pattes premières, sur Mars. Et comme si la manœuvre n'était pas déjà assez difficile, les câbles doivent ensuite se séparer de l'astromobile, et le *jetpack* doit faire une dernière manœuvre de déviation pour éviter de s'écraser sur l'astromobile. Maintenant, vous comprenez sûrement mieux ma distraction, ce matin-là où nous espérions que tout se passerait exactement comme prévu. Je tournais et retournais en pensée toutes les étapes de l'atterrissage, comme quand on a une chanson dans la tête et qu'on n'arrête pas de la fredonner inconsciemment.

Après les entrevues, alors que je n'avais plus rien à faire pour me distraire, ma nervosité s'est accrue. Je faisais les cent pas dans ma petite maison californienne, énervant même mon petit chien, Barkley, qui est normalement si calme. J'avais déjà participé à un atterrissage sur Mars lors de la mission InSight, donc je savais que je n'aurais pas le temps de manger une fois les manœuvres d'atterrissage engagées. Mon petit déjeuner serait important pour m'aider à survivre à cette journée. Malgré cela, mon estomac était tellement à l'envers que même les beignes achetés spécialement ce matin-là pour me gâter me donnaient mal au cœur. J'ai donc passé les longues minutes avant 10 h, l'heure à laquelle je devais partir pour le travail, à répondre à un nouveau déluge de messages sur mes réseaux sociaux. Les gens me disaient qu'eux aussi s'apprêtaient à suivre l'atterrissage avec nous.

Vers 9 h 45, comme je n'en pouvais plus d'attendre, j'ai décidé de me mettre en route vers le Jet Propulsion Laboratory, mon lieu de travail. Il s'agit d'un centre de la National Aeronautics and Space Administration (NASA) établi à Pasadena, juste à l'extérieur de Los Angeles. Ce centre se spécialise dans la conception de technologies et de missions robotiques qui explorent l'Univers. C'était la première fois que j'arrivais avec tant d'avance au travail, la ponctualité n'étant en effet pas ma première qualité ! Une drôle de scène m'attendait à mon arrivée. Le laboratoire lui-même était complètement vide, car une vague de COVID-19 déferlait à Los Angeles. D'ailleurs, la plupart des habitants étaient confinés. Mais peu importe ce qui se passait sur Terre, Mars ne pouvait pas attendre. Nous avons donc été considérés comme des travailleurs essentiels, ce qui nous a permis d'aller travailler au centre et d'y rester même après le couvre-feu en vigueur durant les premiers mois de la pandémie. À l'extérieur, près de la salle de contrôle, il y avait une demi-douzaine de camionnettes des médias d'information, avec leurs antennes et leurs caméras. Des cadres, arrivés du siège social de la NASA à Washington, donnaient leurs entrevues aux nouvelles du matin. Tous ceux qui devaient travailler le jour de l'atterrissage portaient un badge spécial qui leur permettait l'accès

à leur poste de travail. Nous avons tous reçu des instructions sur la manière de nous comporter, de communiquer, etc. On nous avait même demandé de porter les mêmes polo et masque, marquant spécialement la mission et cette journée. Comme lors d'une journée de première au théâtre, le monde avait les yeux rivés sur nous. Cet atterrissage, avec toutes les incertitudes qu'il comportait, devait être notre meilleure performance. Ce 18 février, nous représentions notre laboratoire, la NASA, notre pays, l'humanité.

Nous disposions en fait de deux salles de contrôle, une pour l'équipe dite «Entry, Descent, and Landing», qui avait préparé les commandes pour l'atterrissage de Perseverance, et une autre, à l'étage, pour l'équipe des opérations de surface. Je faisais partie de ce second groupe. Une fois le robot posé sur Mars, mon rôle était de déterminer la position et l'orientation de l'astromobile, et de vérifier si le robot était en bon état. Chacun des ingénieurs présents pour l'atterrissage occupait une place bien précise dans la salle, identifiée par un carton nominatif. Cela me rappelait la salle de contrôle dans le film *Apollo 13*, qui m'avait tant impressionnée quand j'étais jeune, où les ingénieurs de la NASA communiquaient avec les astronautes qui voyageaient vers la Lune dans leur capsule. Cependant, c'était aussi une scène très différente : la vingtaine d'hommes blancs portant chemise blanche et étroite cravate noire, fumant cigarette sur cigarette, avait été remplacée par une vingtaine d'ingénieurs d'origines, de cultures et d'horizons variés. Nous partagions un moment où nous étions tous égaux, chacun jouant un rôle essentiel.

À mon arrivée, il y avait déjà quelques personnes à leur poste, sans doute aussi nerveuses que moi. Une fois installée, j'avais encore une heure à attendre avant le début de la séquence d'atterrissage. J'ai donc fait le tour de la salle plusieurs fois pour me calmer, prendre des photos et échanger quelques mots avec mes collègues. Étrangement, pour passer le temps sans trop paniquer, nous parlions de choses futiles, comme de la qualité des caméras de nos téléphones ou des dernières nouvelles sportives. De temps

à autre, un ou une d'entre nous regardait la grosse horloge dans la salle de contrôle et pensait à notre petit robot qui se rapprochait de Mars d'environ cinq kilomètres chaque seconde.

Une demi-heure avant l'atterrissage, nous n'avions plus rien à nous dire. Assis à nos places, l'estomac noué, nous ne pouvions que regarder l'horloge et étudier les bribes d'informations que nous recevions de notre véhicule. J'ai dû me lever et me rasseoir une dizaine de fois, trop stressée pour rester en place. L'intensité d'un événement qui va déterminer non seulement la prochaine année de ta vie, mais aussi donner un sens aux deux dernières, ça ne se décrit pas. Ces sept minutes ont été à la fois les plus longues et les plus courtes de ma vie.

Séparation du véhicule de croisière.

Début de l'entrée atmosphérique.

Déploiement du parachute.

Séparation du bouclier thermique.

Acquisition radar.

Solution de navigation obtenue.

Séparation du parachute.

Descente motorisée.

Dépôt de l'astromobile vers le sol avec les câbles.

Cinq mètres, quatre mètres, trois mètres, deux mètres, un
mètre...

Acquisition de signal.

Stabilité confirmée.

Touchdown confirmed !

Pour le public qui suivait les événements avec nous et qui nous soutenait de loin, cette confirmation marquait la fin de sa participation tant appréciée. Pour nous, dans la salle des opérations de surface, la journée ne faisait que commencer. C'était à peine le début de l'après-midi, et nous avions encore une dizaine d'heures de travail devant nous. Il fallait attendre que les satellites en orbite autour de Mars soient en lien direct avec nos

antennes de communication, ici, sur la Terre, et qu'ils puissent nous transmettre plus d'informations de Perseverance. Je vous épargne les détails des analyses, mais voici un des souvenirs extraordinaires de cette journée.

Lorsque nous avons reçu les premières données de la surface de Mars, chacun d'entre nous devait en analyser une partie pour faire ensuite son rapport sur le statut du système. Toujours bien préparée, j'avais automatisé toutes mes analyses et les avais complétées en quelques minutes. Éternellement curieuse comme je le suis, j'ai alors examiné le reste des données et je me suis rendu compte qu'il y en avait plus que prévu. Parmi ces données supplémentaires, il y avait quelques photos prises pendant l'atterrissage. En fait, quand vous voyez des vidéos d'atterrissages sur Mars, ce sont habituellement des reconstitutions. Les ingénieurs de la NASA utilisent les données reçues pour faire une animation la plus réaliste possible. En d'autres mots, personne n'avait vu un vrai atterrissage se dérouler. Pour la mission Perseverance, l'équipe avait ajouté quelques caméras sur le système d'atterrissage, espérant peut-être capter cet événement inouï. Dans ma fouille, je suis donc tombée sur une image extraordinaire de Perseverance dans les airs, en train d'être déposée sur la surface martienne par le *jetpack*. J'ai poussé un petit cri, oubliant le décorum normalement imposé durant les analyses de données. Un ami et collègue, négligeant dans l'excitation les règles de la distanciation physique, s'est tout de suite rué vers moi pour voir ce que j'avais trouvé. Quelques secondes plus tard, plusieurs autres collègues ont aussi abandonné leur poste pour venir regarder ces photos reçues de Mars, puis des applaudissements ont retenti dans la salle. Mon ami m'a dit plus tard que ce moment avait été un des plus mémorables de son expérience au sein de l'équipe.

Vers 22 h, après plus de 12 heures de travail, nous avons enfin établi que l'astromobile était en bon état et stable sur la surface de la planète rouge. Nous avons donné le feu vert pour qu'elle puisse entreprendre ses activités du lendemain. Il était

enfin temps de rentrer pour dormir quelques heures. Exténuée et ressentant encore les effets de l'adrénaline, j'ai conduit très lentement vers la maison, un peu distraite, et je me suis rendu compte que je n'avais encore une fois rien mangé de la journée... Peut-être que, lors de mon troisième atterrissage sur Mars, un jour, je n'oublierai pas de me nourrir!

Une de nos plus grandes déceptions après l'atterrissage a été l'impossibilité, en raison de la pandémie, de célébrer notre succès. En février 2021, nous n'étions pas encore vaccinés, les hôpitaux débordaient, et les bars et les restaurants étaient fermés. Après avoir vécu une des journées les plus intenses de sa vie, chacun devait rentrer à la maison, comme si de rien n'était. J'ai été chanceuse d'être accueillie par mon chien, toujours content de me voir, et par mon *chum*, bouteille de champagne à la main, prêt pour une mini-célébration de cet accomplissement. J'ai répondu à un ou deux appels, préparé quelques entrevues, et me suis enfin assise avec ma coupe de champagne: « Santé à Perseverance! » Quelques minutes plus tard, je me suis endormie sur le sofa, rêvant du nouveau monde que nous allions explorer dès le lendemain...

Mais avant de passer à ces aventures sur la planète Mars (j'étais trop excitée à l'idée de partager le suspense de l'atterrissage, ça ne pouvait pas attendre!), montons dans une machine à remonter le temps et reculons d'à peu près un siècle. Je vous emmène aux origines de ma famille et dans le monde de la jeune Farah pour vous aider à comprendre tous les petits événements qui ont mené à cette merveilleuse année martienne.

CHAPITRE 2

•

L'AMOUR D'UN PÈRE

Elle n'était pas seule, mais ce qui se tenait derrière elle, la force morale la plus puissante de sa vie, c'était l'amour de son père.

– HARPER LEE, dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*,
mon roman d'initiation à la littérature américaine

Je viens d'une famille de voyageurs. Mon arrière-grand-père paternel, né sur la côte ouest de l'Inde, a passé ses jeunes années à traverser la mer d'Arabie en transportant toutes sortes de marchandises. Pendant ses allers-retours, au début du xx^e siècle, à l'époque où l'Inde était encore gouvernée par les Britanniques, il s'est un jour arrêté à Madagascar. Il y a vu une foule d'occasions d'affaires et l'espoir d'une vie meilleure. Peu après, sa femme et lui ont décidé de faire leurs valises et de quitter l'Inde pour aller s'installer sur la côte est de Madagascar et y fonder une famille. Ils y ont ouvert une usine d'huile d'arachide. Mon père m'a souvent raconté que ses grands-parents possédaient une grande maison au bord de la mer, dans laquelle étaient nés et avaient grandi mon grand-père et ses frères et sœurs. Ils avaient eu une vie aisée et idyllique, qui avait permis à mon grand-père, lui aussi un éternel aventurier, de voyager une fois devenu adulte. Mon grand-père paternel n'a jamais fait d'études, mais il savait compter, lire et écrire en français, en malgache et en gujarati, ce qui était essentiel pour être commerçant à Madagascar. Au

début de sa vingtaine, il est parti pour Ceylan, aujourd'hui le Sri Lanka. Pendant ce voyage, il a décidé de faire un détour pour rendre visite à son oncle qui vivait dans l'État du Gujarat, en Inde. C'est là qu'il a rencontré ma grand-mère.



Le Sri Lanka est une île de l'océan Indien, au sud-est de l'Inde. Ce pays a été une colonie britannique de 1796 à 1948. Pendant cette période, les Anglais l'appelaient «Ceylon». Le Sri Lanka est maintenant une république. Peut-être connaissez-vous le thé de Ceylan, qui vient de ce pays.

Ma grand-mère paternelle est née sur la côte ouest de l'Inde, au sein d'une famille très aisée. Son père possédait une entreprise de construction qui avait érigé plusieurs des édifices de la ville où elle avait grandi. Quand j'étais petite, ma grand-mère me disait souvent que j'avais la peau pâle comme elle parce qu'elle venait d'une grande famille indienne. Même si ma famille est musulmane, les concepts de classes et de castes, propres à la culture hindoue, étaient bien intégrés dans leur vision du monde. C'est ce qui rendait ma grand-mère si fière de ses origines familiales. Comme elle venait d'une caste supérieure et n'avait pas eu à travailler dans les rues ni dans les champs, elle avait une peau plus pâle et en bonne santé. Elle me réprimandait quand je ne portais pas de chapeau ou que je ne mettais pas de crème solaire. «Tu viens d'une grande famille, il ne faut pas que ta peau noircisse», me disait-elle. L'obsession de ce canon occidental de la beauté est très répandue dans la culture indienne où le système des castes et les origines raciales déterminent le rang et la valeur des gens dans la société. C'est une chose que j'ai comprise une fois adulte, lorsque j'ai étudié la culture indienne dans un cours

universitaire avant d'aller passer trois mois en Inde, l'été de mes 21 ans. Ma grand-mère nous parlait souvent de son père qu'elle adorait, qui ressemblait apparemment tellement à mon frère qu'elle croyait qu'il s'était réincarné en lui. D'ailleurs, le concept hindou de la réincarnation était lui aussi enraciné dans la culture de plusieurs musulmans indiens. Ma famille, comme beaucoup d'autres familles indo-musulmanes, avait sûrement été hindoue et convertie à l'islam, il y a de cela plusieurs générations. Nous avons donc conservé beaucoup de coutumes et de croyances hindoues dans la pratique de notre religion, mais nous célébrons aussi les fêtes perses, qui font partie de l'héritage culturel de certains peuples musulmans.

Ma grand-mère paternelle nous racontait aussi que sa belle-mère lui avait fait subir des sévices. Son enfance ressemblait un peu à l'histoire de Cendrillon. Sa mère était décédée alors qu'elle avait 2 ans, et son père s'était remarié avec une femme qui la maltraitait. Sa mère biologique avait eu trois autres enfants avant son décès, tous plus âgés que ma grand-mère. Elle avait donc deux frères, dont les enfants sont maintenant des cousins très proches de mon père, et une sœur qu'elle avait rencontrée une seule fois dans sa vie, dans les années 1970, pendant un voyage sur la côte ouest de l'Afrique. Cette dernière s'était mariée jeune et avait quitté le nid familial avant que ma grand-mère soit assez vieille pour se souvenir d'elle.

Mes grands-parents se sont mariés en Inde peu après s'être rencontrés. Puis ils sont partis vivre à Madagascar. Dans les premières années de leur mariage, ils ont habité avec les parents de mon grand-père, dans leur grande maison familiale. Les maisons intergénérationnelles étaient très communes en Inde et en Afrique à cette époque, et elles le sont encore dans les familles indiennes. Cela permettait à tous les membres de la famille d'élever les enfants ensemble et de s'occuper des personnes âgées. En 1940, mes grands-parents ont déménagé dans une ville du centre de l'île de Madagascar où, pendant cinq ans, ils ont construit la maison de leurs rêves : une grande villa de trois étages où mon

père, ses frères et ses sœurs ont grandi. Mon père me racontait souvent, quand j'étais petite, des histoires de cette maison entourée d'arbres fruitiers auxquels les enfants grimpaient pour se gaver de fruits.

Mon père était le neuvième d'une fratrie de 11 enfants. Ma grand-mère avait malheureusement vécu des deuils dévastateurs qui laissent des cicatrices sur le cœur d'une mère. Elle avait perdu son premier enfant, un garçon, quand il avait moins de 2 ans, emporté par une maladie infantile, et un autre garçon, son cinquième enfant, alors qu'il avait environ 10 ans. Mon père m'a relaté le drame... Un jour, quand mon père avait 2 ou 3 ans, son frère était allé jouer avec ses amis dans la rivière, près de chez eux. Il avait plongé dans l'eau, mais n'était jamais remonté à la surface. On avait retrouvé son corps plus tard. Personne ne parlait de ce décès dans la famille de mon père parce que c'était un sujet trop douloureux. À partir de ce jour fatidique, personne n'a plus eu le droit d'aller s'amuser à la piscine ni près d'un cours d'eau. Jeune, mon père se faufilait hors de la maison pour aller nager à la piscine municipale avec ses amis. Quand mon frère et moi étions jeunes, je me souviens que mes grands-parents étaient vraiment contrariés lorsque mes parents ont fait installer une piscine chez nous. Quant à mon père, sa réaction à cet événement traumatisant a été de s'assurer que ses enfants apprendraient parfaitement à nager. Il nous a inscrits à des cours de natation dès notre plus jeune âge (même si, paraît-il, je pleurais bien fort) et nous a donné tous les outils nécessaires pour que nous nous sentions à l'aise dans l'eau. Il voulait que nous soyons en mesure de nous débrouiller en cas d'incident. Je lui en suis très reconnaissante, maintenant que je vis près de l'océan!



Madagascar est une île située au sud-est de l'Afrique, qui aurait été séparée du continent africain par un énorme tremblement de terre il y a plus de 200 millions d'années. Cette séparation lui aurait permis d'abriter une faune et une flore singulières, sans pareilles dans le reste du monde. Longtemps visitée par des explorateurs et des envahisseurs européens, l'île a été annexée par la France en 1896 et est restée une colonie française jusqu'en 1946. Madagascar est ensuite devenue un département français d'outre-mer avant de gagner son indépendance en 1960. Dans les décennies qui suivirent la fondation de la République de Madagascar, plusieurs révolutions et guerres civiles ont eu lieu, source de dangers et d'instabilité pour ses habitants.

Tout petit, mon père a fréquenté une école primaire publique, puis un lycée où il a pu étudier en français. C'était un enfant brillant, qui allait à l'école pour le plaisir d'apprendre et qui ne prenait pas trop les examens au sérieux. En 1972, pendant la révolution culturelle à Madagascar, lorsque les habitants ont décidé d'abandonner la culture des colonisateurs français pour revenir à la culture malgache, mon père a été envoyé dans la capitale, Antananarivo, pour finir ses études françaises. Deux ans plus tard, il irait à l'université, et ses parents voulaient qu'il puisse être admis dans des établissements français. En septembre 1973, mon père et sa sœur sont partis en France pour y faire leur terminale, soit l'année avant l'université. C'était une pratique courante en ce temps-là à Madagascar, où la langue de commerce était le français, d'envoyer ses enfants étudier en France pour leur ouvrir le plus de portes possible. Un de mes oncles et une de mes tantes faisaient déjà leurs études en France et avaient choisi pour mon père et sa sœur un lycée dans le sud du pays, dans la petite ville d'Apt, à environ une heure et demie de route au nord de Marseille.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
PROLOGUE • UNE ANNÉE MARTIENNE	11
CHAPITRE 1 • « <i>TOUCHDOWN CONFIRMED</i> »	15
CHAPITRE 2 • L'AMOUR D'UN PÈRE.....	25
CHAPITRE 3 • L'ÉDUCATION DES FEMMES	35
CHAPITRE 4 • SOMMES-NOUS SEULS?	43
CHAPITRE 5 • UNE ENFANCE JOLIETTAINE	53
CHAPITRE 6 • UNE CURIOSITÉ INSATIABLE	63
CHAPITRE 7 • LE POUVOIR DE L'AMITIÉ	73
CHAPITRE 8 • UN PEU D'HISTOIRE MARTIENNE.....	79
CHAPITRE 9 • MANCHESTER	87
CHAPITRE 10 • LE COLLÈGE DE NEWTON	93
CHAPITRE 11 • L'INTERSECTIONNALITÉ	101
CHAPITRE 12 • SORTIR DE SA ZONE DE CONFORT	107
CHAPITRE 13 • LA VILLE DES ANGES	115
CHAPITRE 14 • MARS CUBE ONE	125
CHAPITRE 15 • LA PARITÉ ET L'ÉQUITÉ	131
CHAPITRE 16 • INSIGHT	141
CHAPITRE 17 • SUIS-JE VRAIMENT QUALIFIÉE POUR...?	149
CHAPITRE 18 • PERSÉVÉRANCE	155
CHAPITRE 19 • LA RECHERCHE DE SIGNES DE VIE SUR MARS	163
CHAPITRE 20 • LE CHAMP DE MARS	173
CHAPITRE 21 • INGÉNIOSITÉ	179
CHAPITRE 22 • LE QUART DE NUIT MARTIEN	185
CHAPITRE 23 • MES PREMIERS PAS MARTIENS	193

CHAPITRE 24 • ÉTAPE PAR ÉTAPE	199
CHAPITRE 25 • 3 MÈTRES, 30 SECONDES	205
CHAPITRE 26 • « FARAH, LE TUBE EST VIDE »	213
CHAPITRE 27 • RÊVER	217